

Brèves littéraires

Brèves

Belle-maman

Pierre Drolet

Volume 7, numéro 3-4, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drolet, P. (1992). Belle-maman. *Brèves littéraires*, 7(3-4), 68–75.

PIERRE DROLET

Belle-maman

– Je le sais que c'est difficile à croire! ça, je vous en passe un papier!

Comment pensez-vous que j'ai réagi moi-même, lorsque ça m'est arrivé? Eh bien, je n'en croyais pas mes propres yeux! Alors que pourtant c'est l'exacte vérité! Oh, ces choses-là n'arrivent que dans les livres et encore!

Et puis, à qui le dites-vous que ça regarde mal une affaire pareille!...

Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, ça s'est produit en tous points comme je vous l'ai décrit. Je le jure sur la tête de ma sainte mère!

Bon, d'accord, ne nous énervons pas... Je vais reprendre depuis le commencement. Là, vous le verrez que je ne vous conte que la pure vérité!

Que pourrais-je, après tout, avoir à me reprocher dans cette triste histoire? Quel intérêt j'aurais eu, dites, moi qui l'adorais, à commettre une chose pareille? Le fait qu'elle possédait une certaine fortune n'explique

pas tout! N'explique absolument rien! Vous pensez bien que je ne lui aurais jamais causé le moindre mal!

Mais, recommençons depuis le début...

Le matin du 19 avril, il faisait beau. C'était une journée agréable, ensoleillée quoique un peu froide. Ma femme et moi expédiâmes notre petit déjeuner afin de nous rendre tôt chez sa mère et de filer rapidement vers la Caroline du Sud. Nous aimons voyager de bonne heure et nous avons deux longues journées d'auto devant nous, à la condition de ne pas lambiner. Belle-maman était déjà prête, ses valises sur le perron, lorsque nous arrivâmes. Quelques préparatifs de dernière minute et nous partions tous les trois vers la mer.

La journée se déroula comme prévu. Nous roulâmes un peu plus qu'escompté, le motel était à notre goût, belle-maman semblait particulièrement heureuse et en pleine forme.

Ce n'est que le lendemain matin que son humeur s'est transformée radicalement. En effet, au sortir de sa chambre, elle nous parut à Judith et à moi changée et mal en point. Comme si une souffrance précise la tourmentait. Nous nous enquîmes de sa santé, mais elle nous renvoya du revers de la main et nous crûmes alors qu'il ne s'agissait que d'un malaise passager.

Déjeuner, dîner, souper, le voyage se poursuivit comme la veille, si ce n'est que plus nous approchions du but, plus il faisait chaud et plus la grand-mère respi-

rait difficilement, se plaignait de douleurs à la poitrine, de maux de tête récurrents. Judith, qui commençait à s'affoler, suggérait qu'on s'arrête dans un hôpital, qu'on consulte au moins un médecin. Mais belle-maman attendait ces vacances depuis longtemps et, imperturbable, insistait pour que l'on continue comme si de rien n'était. Elle alléguait sa santé légendairement parfaite, prétendait qu'il ne s'agissait que de légers malaises consécutifs au déplacement et au changement d'habitudes. Rien n'y fit. Judith eut beau protester, la gronder, jamais elle ne voulut entendre raison.

Pourtant, quelques heures avant la tombée de la nuit, nous nous arrêtons en catastrophe au bord de la route; Mamie, les yeux exorbités, suffoquait. À peine le temps de garer la voiture que déjà elle était morte!

*
* * *

Inutile de vous décrire la réaction de ma femme quand sa mère s'effondra subitement sur la banquette, la bouche grande ouverte, les yeux fixes: elle devint littéralement hystérique, sanglotant, secouant sa mère avec force, la sommant de revenir à elle, la suppliant de dire quelque chose! Mais celle-ci avait bel et bien trépassé. C'était fini. Aucun doute possible.

Il faut que vous compreniez que nous nous trouvions alors dans un pays étranger dont nous parlions à peine la langue. Aussi que ma belle-mère n'ayant jamais été malade de sa vie, nous étions particulièrement pris

au dépourvu. Comment aurions-nous pu prévoir une telle catastrophe?

Cependant, je le sais... c'est là que mon histoire commence à tiquer. Qu'y puis-je? C'est vraiment ainsi que cela s'est passé...

Judith s'arrachait les cheveux, hurlait à fendre l'âme. J'avais beau essayer de la consoler, rien à faire : elle avait perdu les pédales! Elle persistait à parler à sa mère, à la serrer dans ses bras. Fille unique, remarquez, c'est un peu normal...

Il lui fallut se calmer un peu néanmoins, mais elle insista pour que l'on continue, ne serait-ce que très lentement, avec la morte affalée sur le siège arrière! J'eus beau tenter de la persuader de signaler son décès à l'hôpital, à la police, à n'importe qui, elle ne voulut rien savoir : elle exigeait que nous rentrions immédiatement à la maison!

Vous vous imaginez sans doute mon état d'esprit à ce moment-là! Je n'avais pas tellement la tête à sortir mon anglais dans un poste de police avec ma femme effondrée dans mes bras! C'est pourquoi, même si je n'étais pas d'accord, je céдай, fis demi-tour et me mis à rouler vers Montréal. Après tout, on ne pouvait ressusciter belle-maman et puisqu'il me faudrait d'une façon ou d'une autre m'expliquer aux policiers, autant le faire dans ma propre langue...

Judith, crispée, avait les nerfs à fleur de peau. Les premiers kilomètres, elle ne dit mot. Puis, sans prévenir, elle se mit à hurler :

– Nous ne pouvons pas continuer avec maman assise avec nous ainsi! Pas pendant deux jours! Il faut faire quelque chose! Chéri, tu sais comme j'ai toujours eu peur des morts!

– Et que suggères-tu?, lui répondis-je, interloqué.

– Que nous la mettions dans le coffre-arrière!

– Dans le quoi?

– Dans le coffre-arrière de la voiture. Elle est bien morte, non!

– Judith, sérieusement, tu ne crois pas que nous devrions plutôt arrêter à la préfecture?

Le regard qu'elle me jeta me convainquit que je n'aurais pas grand-chose à répliquer...

J'avais maintenant les nerfs tendus comme des cordes de violon. Aussi, plutôt que de m'obstiner, j'arrêtai la voiture en bordure d'une route déserte. Le soir était complètement tombé, il faisait noir, une mince pluie saupoudrait à la campagne. Je pris belle-maman déjà froide et raidie dans mes bras et l'installai dans le coffre avec des couvertures, en prenant autant de soin que si elle eût été encore vivante. Je passe sur les senti-

ments que l'on peut éprouver lorsqu'on installe une personne aimée dans le coffre d'une auto pour le refermer ensuite, dût-elle être morte...

Toujours est-il que nous repartîmes à la pluie battante.

Judith s'était calmée un peu. Nous essayions d'agir comme si nous étions tous les deux seuls, en voyage. Et, ma foi, le stratagème fonctionna pendant un assez bon bout de temps.

Cependant, il nous fallut arrêter pour nous restaurer...

Un petit casse-croûte de camionneurs très peu animé à cette heure tardive. Je me hâte d'avaler mon café car il me semble que les gens sont au courant. Que la serveuse sait. Que le balayeur sait. Que les dîneurs savent et nous regardent à la dérobée. Judith doit avoir la même impression que moi puisqu'elle se presse également. Nous passons à la caisse en vitesse, nous retrouvons dehors et là... notre auto a disparu!

*

* *

Il serait difficile de vous dépeindre le genre de nuit que Judith et moi avons passée dans la petite chambre d'hôtel que nous dénichâmes non loin de là... Désespérée, anéantie, elle paraissait entièrement autre que celle que j'avais connue jusqu'alors.

Au petit matin, blême, hagarde, elle avait pleuré jusqu'à la dernière larme de son corps.

J'ai à nouveau tenté de la consoler, lui ai parlé doucement, ai pris soin d'elle le mieux possible. Pour finalement la convaincre de venir déjeuner avec moi dans un modeste restaurant du voisinage. Là, nous avons pris notre temps, nous avons essayé de refaire nos esprits et de décider par quel moyen nous allions rentrer à la maison.

À peine étions-nous tombés d'accord pour voyager par le train que, revenant à pied vers l'hôtel, nous aperçûmes, bien en évidence dans le stationnement, notre Chevrolet bleu pâle!

*

* *

En deux temps trois mouvements, nous étions penchés dans le coffre pour constater que belle-maman s'y trouvait, et dans l'exacte position où nous l'y avions laissée, mais avec deux petites blessures à la poitrine qui lui faisaient deux filets de sang sur sa robe! On lui avait tiré deux balles en plein coeur!

*

* *

Sur le coup, notre désarroi fut si grand que, sans un seul mot, nous refermâmes la porte de l'auto pour nous retrouver, écrasés de douleur, suffoqués d'indignation

et paralysés par la peur, dans notre misérable chambre d'hôtel.

Après avoir tourné en rond pendant des heures nous avons décidé de foncer, toujours avec belle-maman dans le coffre, en direction de Montréal et de nous arrêter au premier poste de police en vue.

Oui, je sais, les apparences sont contre nous... Nous ramenons dans notre voiture un cadavre criblé de balles... Peut-être qu'on pourrait imaginer un intérêt financier de notre part à l'avoir liquidée puisque mon épouse est la seule héritière d'un bon petit magot... Je sais cela.

Mais il faut me croire : ça s'est passé exactement comme je viens de vous le raconter et nous n'avons strictement aucune idée de qui a bien pu s'amuser à tirer deux balles dans le cadavre de ma belle-mère! Nous n'avons absolument aucun ennemi.

Il faut me croire même si c'est difficile!

Je l'aimais, belle-maman, je l'adorais!

Il faut me croire!

Il faut me croire, monsieur l'agent!

*

* *